

## VI.

## Première époque.

L'histoire de l'art militaire commence avec l'histoire des hommes. Chez les barbares et dans les sociétés primitives, l'art ne consiste que dans l'escrime de quelques armes grossières et dans la connaissance de quelques stratagèmes analogues à ceux que pratiquent encore les Indiens.

Bientôt l'art se perfectionne avec la civilisation, et nous le rencontrons chez les Mèdes, chez les Assyriens, premiers peuples dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

Nous le trouvons aussi aux premières pages de l'histoire grecque. Eschyle et Homère décrivent l'un la guerre de Thèbes, l'autre la guerre de Troie, les deux premières guerres connues.

Les institutions militaires de la Grèce se complètent peu à peu, et nous trouvons alors des renseignements détaillés sur le recrutement, l'organisation et la tactique des armées de cette époque.

Sous le rapport de l'organisation, les Grecs comptaient trois espèces de fantassins :

Les *Oplites*, couverts d'un casque, d'une cuirasse, d'un bouclier, et armés de piques de 24 pieds.

Les *Peltastes*, différents des premiers, en ce qu'ils avaient des boucliers plus petits, et des piques moins longues.

Les *Psilites* ou fantassins légers, qui n'avaient pas d'armes défensives et qui combattaient avec l'arc et la fronde.

Il y avait aussi deux espèces de cavaliers, les *cataphractes* et les cavaliers légers.

L'armée complète des Grecs était formée de 16,000 oplites, de 3,000 peltastes, de 4,000 psilites, et d'environ 176 de cavaliers, présentant un total de 32,000 hommes.

Les 16,000 oplites étaient formés en bataille sur seize rangs de profondeur et 1,050 hommes de front. Chaque file était commandée par un chef de file qui combattait au premier rang. Le commandement des autres officiers s'étendait sur un plus ou moins grand nombre de files, suivant leur grade. Ce corps s'appelait la phalange. Les flancs étaient couverts par les 8,000 peltastes repartis également sur les deux ailes et rangés sur huit de profondeur. Dans le combat, les oplites se serraient et les huit premiers rangs croisaient leurs longues piques, tandis que les huit derniers les tenaient hautes. Ces derniers rangs soutenaient les premiers et remplaçaient les blessés.

Aux Grecs succédèrent les Romains.

Le service militaire était obligatoire pour les Romains de 17 à 50 ans.

Sous le rapport de l'organisation, la légion se composait de 4,500 environ, comprenant quatre classes de soldats.

1o. 1,200 vélites ou fantassins légers, armés de flèches et de frondes.

2o. 1,200 hastaires formant dix manipules de première ligne; le manipule était un petit rectangle de douze hommes de front sur dix de profondeur.

3o. 1,200 princes, formant dix manipules de deuxième ligne.

4o. Enfin, 600 triaires, formant dix manipules de troisième ligne, ces manipules n'ayant que six hommes de front. La cavalerie de la légion était formée de 300 chevaliers.

Le manipule était commandé par un premier et un deuxième centurion.

La légion était commandée par un tribun; l'armée, par un consul.

Une armée consulaire comprenait deux légions romaines et deux légions alliées. Une légion en bataille présentait un front d'environ 240 mètres, et une profondeur de 60.

Les armes défensives du légionnaire étaient le grand bouclier demi-bombé, et en forme de tuile, le casque, la cuirasse et l'ocrea.

Les armes offensives étaient l'épée espagnole à la

lame courte, droite, tranchante des deux côtés, et le *pilum*, servant à la fois de javelot et de pique.

Nous entrons maintenant dans la troisième période, celle du moyen âge, période d'anarchie, de ténèbres et de décadences, du Ve siècle au XIe.

L'art militaire est tombé avec l'empire Romain. Les Barbares, et parmi eux les Francs, ne doivent leurs succès qu'à leur courage, à leur impétuosité, et surtout à la lâcheté des romains de la décadence.

Les conquêtes des barbares amenèrent le système féodal, où les armées, composées principalement de cavaliers bardés de fer, se distinguent surtout par la pousse, la force corporelle, et les actions individuelles.

Cependant, l'on trouve aussi dans les armées de cette époque des éléments d'organisation, tant il est vrai que l'art militaire est indispensable, et qu'il est impossible de remuer des masses d'hommes sans principes, sans théorie, et en un mot sans une science de la guerre.

L'infanterie est organisée en bandes, routes ou enseignes. Elle ne joue qu'un rôle secondaire.

Charlemagne, peut-être, eut au commencement de cette période, des armées mieux organisées, mais l'histoire ne nous a rien laissé à ce sujet.

Joinville et Froissard sont les principaux historiens de cette période.

Les événements de guerre les plus remarquables, sont : les guerres de Charlemagne, les invasions des Normands, les croisades et les guerres des Anglais.

Malgré leur importance historique, ces événements offrent peu d'intérêt sous le rapport de l'art.

L. T. Suzor,  
Lt.-Colonel.

(A Continuer.)

## LES ECOLES MILITAIRES.

## ADMISSION AUX ÉCOLES.

(Suite.)

En entrant à l'école, l'élève est d'abord initié à l'exercice de la marche sans armes, et ensuite au manœuvrement de la carabine, c'est la partie appelée "escouade" (*squad*). L'exercice de l'escouade est une partie essentielle pour le soldat. C'est de cet exercice que dépendent, en grande partie, la bonne discipline du soldat, son esprit d'ordre et d'obéissance, la marche régulière du bataillon, et d'où résultent la fermeté et le courage d'une armée en face de l'ennemi, la confiance du soldat et des autres officiers envers le général, qui peut facilement, lorsque le bon ordre est maintenu, faire exécuter presque instantanément tous les mouvements qu'il juge nécessaires pour éviter, repousser ou tromper l'ennemi.

C'est dans l'exercice de l'escouade, que le soldat est formé aux mouvements d'extension (*Extensive Motions*) qui consistent en différents exercices corporels, que tous les hommes de l'art ont toujours recommandés, comme étant propres aux développements musculaires, et à la conservation de la santé.

C'est aussi dans l'escouade, qu'est enseigné le maniement complet de la carabine, l'exercice de la bayonnette et les différentes manières de charger la carabine et de faire feu, une des notions d'où dépend, pour le fantassin, l'efficacité de l'attaque et de la défense.

La marche, les conversions à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, la manière de redresser par la droite ou la gauche, etc., etc., qui toutes sont des notions préliminaires et indispensables, sont aussi enseignées dans l'exercice de l'escouade.

Les élèves doivent donc toujours apporter la plus grande attention à cette partie de l'instruction, qui est la base des exercices de la compagnie en bataillon, en brigade, etc., et qui par conséquent est pour la suite le garant d'un avancement rapide.

Après avoir prouvé, par un examen satisfaisant, qu'il possède bien ces exercices préliminaires, l'élève est admis à l'exercice de la compagnie.

On sait qu'une compagnie se compose d'un instructeur, qui représente le colonel dans le bataillon, d'un capitaine et d'un lieutenant, d'un enseigne, d'un sergent couvreur, d'un ou plusieurs sergents surnuméraires, etc., et de quarante à soixante soldats. Pour l'avancement de chacun, les élèves sont formés en compagnies moins nombreuses. Chaque candidat, tour à tour, remplit dans une des compagnies les fonctions des officiers que nous venons de nommer. Il s'initie par ce moyen aux devoirs des officiers supérieurs, et des sous-officiers jusqu'au soldat. L'élève qui occupe la place du lieutenant colonel, explique en anglais ou en français, suivant qu'il le désire, quelques mouvements sur la halte, puis sur la marche, et fait ensuite mouvoir sa compagnie sans explications. Cette méthode était bien la plus sage que l'on put adopter, pour que chaque élève put profiter en même temps des exercices, et joindre la pratique à la théorie.

(A continuer.)

## LE DÉFRICHEUR

Après avoir mentionné dans notre premier numéro, le grand nombre d'émigrés, qui doivent cette année, laisser le Canada, pour aller ailleurs chercher des moyens de subsistance, nous avons exprimé notre regret sur cette perte nombreuse de citoyens, et entre autres moyens d'arrêter au moins en partie cet état de choses nous approuvons le projet de l'organisation d'une milice active.

A cet égard le *Défricheur* répond :

"L'art militaire n'est pas à dédaigner, mais nous ne partageons pas l'opinion de notre confrère quand il prétend que le moyen d'arrêter l'émigration aux États-Unis serait l'existence d'une armée permanente qui donnerait de l'emploi au surplus de notre population, et l'empêcherait d'aller ailleurs chercher du pain.

"Ce serait fausser grandement la route de la jeunesse que de lui faire préférer l'art militaire à la culture des terres.

"On n'a sans doute pas calculé ce qu'il en coûterait au pays pour faire vivre une armée assez nombreuse pour qu'elle devint un débouché pour la jeunesse, au point d'arrêter l'émigration. Une armée de ce genre, maintenue aux frais du Canada, vivant dans l'oisiveté serait le plus grand malheur qui put nous arriver. Elle mangerait les ressources du pays, démoraliserait sa jeunesse et le rendrait inhabitable avant longtemps. Colons et militaires seraient obligés d'émigrer sous peu car les premiers ne pourraient suffire par leur travail à faire vivre les autres à ne rien faire.

"Que l'on parle milice, que l'on instruisse ceux qui ont du goût pour la chose, mais que l'on ne parle pas de remplacer le manque d'emploi lucratif d'une forte partie de la population agricole par l'organisation d'une milice active soldée par le reste du peuple.

"Ce qu'il nous faut, c'est une protection aux colons qui s'établissent sur des terres nouvelles pour les empêcher de s'expatrier en maudissant le pays après plusieurs années de rudes travaux et de misères considérables.

—Tu es gentil, que nous dîmes, en voyant arriver le petit maigre que personne ne connaissait.

—Qu'est-ce que ce gringalet? se reprirent Augereau et Masséna, des vieux durs à cuire que ça embêtait; plus souvent que je vas lui obéir!

—Suffit.

Voilà qu'on l'agonise de criaileries.

—N'y a rien, ni vivres ni munitions, ni habits ni armes.

—Soldats, qu'il répond à tout le monde, aux généraux tout de même qu'aux fantassins; soldats, vous n'avez ni habits, ni pain, ni rien, il y en a devant vous, venez les chercher.

—Par où? qu'on lui répond.

—Par la victoire, qu'il dit.

Ça nous enflamme les entrailles. Il a raison, se dit-on avec rage. En avant! en avant! voilà la charge qui bat.

Ça dura quatre jours: en avant à Montenotte, en avant à Millesimo, en avant à Degò, en avant à Mondovì.

—C'est très bien, dit le général, vous êtes de vieux soldats; vous avez marché sans souliers, vous vous êtes battus sans canons, vous avez passé des rivières

sans pont, c'est parfait; mais c'est pas tout, il faut en finir.

—C'est très bien, que répond l'armée.

Et voilà que ça recommence. On allait comme des chevaux échappés, on tapait à droite, on tapait à gauche à Lodi, à Castiglione, à Bassano, bien, très bien! Tout à coup, un tas d'impériaux, des Autrichiens de rien se rassemblent à Arcole. Encore très bien. Nous y filons. Attention, voici le moment.

Un gueusard de pont nous sépare des ennemis, un bouquet de canons qui crachaient une pluie de mitraille nous arrêtait. Ce n'était plus l'habitude.

—Voltigeurs, emportez moi ça, que dit le général en chef.

Ils y vont. Le canon crache, Balayés à l'unanimité.

—D'autres! dit-il encore.

Vlan, vlan, vlan, au pas de charge; ils avancent jusqu'au milieu.

Brrraoun... les canons toussent. Plus de voltigeurs.

—Les grenadiers en avant, crie le petit caporal.

Les grenadiers arrivent: ça va bien, immobiles, l'arme basse, superbés! C'est un mur qui charge. Encore un tonnerre de canon, et pas plus de grenadiers que de voltigeurs,

"D'autres! répète encore le damné caporal."

Mais à cette fois, plus rien. On fait semblant de ne pas entendre.

Alors il saute de cheval, il empoigne notre drapeau, il passe devant nous et nous le montre, il nous le met sous le nez, il nous le fait sentir comme qui flaire une piste et il l'emporte en avant, nous le suivons: c'est le devoir; il l'emporte vers le pont, nous allons vers le pont: c'était la mort, c'était tout de même; il était tout seul en avant. L'ennemi le voit, on le pointe, on met le feu!! Le canon eut peur: rien de touché! Et le pont est à nous, la batterie est à nous! l'armée autrichienne est à nous.

A ce moment et dans l'obscurité où nous ne pouvions suivre le mouvement des physionomies, nous entendîmes la respiration haletante de quelques voisins, c'étaient le vieux colonel et le commandant dont le cœur battait la charge dans leur poitrine, vieux débris d'Arcole, rajeunis à cet instant, brisés par la chute de l'empire et se redressant à la voix d'un mendiant. Nous tous, la petite Mme Bénard elle-même, respectâmes cette émotion.

(A continuer.)